

Recherches sociographiques



Politique de l'amour dans *La Vie en rose* (1980-1987) : discours et rhétorique de la désobéissance

The politics of love in the magazine *La Vie en rose*: The discourse and rhetoric of disobedience

Marie-Andrée Bergeron

Volume 62, numéro 2, mai-septembre 2021

D'amour et d'encre fraîche. Place et discours de l'amour dans la presse québécoise des 20^e et 21^e siècles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1084934ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1084934ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, M.-A. (2021). Politique de l'amour dans *La Vie en rose* (1980-1987) : discours et rhétorique de la désobéissance. *Recherches sociographiques*, 62(2), 393-407. <https://doi.org/10.7202/1084934ar>

Résumé de l'article

À travers une analyse de discours du numéro « L'amour, toujours l'amour! » de *La Vie en rose* (juin, juillet, août 1982), cet article vise à démontrer que le dossier ne traite pas tant d'amour que de politique. Les analyses féministes du couple homme-femme comme première cellule de l'institution hétérosexuelle permettant le maintien du patriarcat indiquent que *LVR* est légataire des revendications et du discours théorique des radicales (et des matérialistes) de la deuxième vague. Aussi, l'affirmation d'une position pro-lesbienne lui permet-elle de se positionner dans le mouvement québécois animé par les tensions entre les féministes lesbiennes, les féministes hétérosexuelles et les lesbiennes radicales. Les articles du dossier sont aussi un prétexte pour critiquer la *doxa* hétérosexuelle construite et relayée par les médias de grande consommation, qui se trouvent par le fait même dans la mire du magazine.

RS

POLITIQUE DE L'AMOUR DANS LA VIE EN ROSE (1980-1987) : DISCOURS ET RHÉTORIQUE DE LA DÉSOBÉISSANCE

Marie-Andrée BERGERON

*Des yeux qui font baisser les miens,
Un rire qui se perd sur sa bouche,
Voilà le portrait sans retouche
De l'homme auquel j'appartiens*

Quand il me prend dans ses bras

*Il me parle tout bas,
Je vois la vie en rose.*

Edith Piaf

À travers une analyse de discours du numéro « L'amour, toujours l'amour! » de *La Vie en rose* (juin, juillet, août 1982), cet article vise à démontrer que le dossier ne traite pas tant d'amour que de politique. Les analyses féministes du couple homme-femme comme première cellule de l'institution hétérosexuelle permettant le maintien du patriarcat indiquent que *LVR* est légataire des revendications et du discours théorique des radicales (et des matérialistes) de la deuxième vague. Aussi, l'affirmation d'une position pro-lesbienne lui permet-elle de se positionner dans le mouvement québécois animé par les tensions entre les féministes lesbiennes, les féministes hétérosexuelles et les lesbiennes radicales. Les articles du dossier sont aussi un prétexte pour critiquer la *doxa* hétérosexuelle construite et relayée par les médias de grande consommation, qui se trouvent par le fait même dans la mire du magazine.

Mots-clés : féminisme; médias; lesbianisme; amour; politique; hétérosexisme

De 1980 à 1987, *La Vie en rose* (LVR) a abordé le thème de l'amour sous tous ses angles et dans presque toutes ses déclinaisons. En effet, le mariage, la sexualité, le divorce, la famille, le désir et l'érotisme ne sont que quelques exemples de sujets dont les autrices ont traité pour finalement observer le sentiment amoureux sous une lentille critique. Une recherche rapide dans le Répertoire des revues québécoises¹ nous permet de constater qu'en sept ans, dans les cinquante livraisons du magazine, on trouve des centaines d'occurrences du mot « amour », et parfois des dizaines de fois dans un même numéro. Cela nous indique déjà qu'il s'agit effectivement d'un sujet qui a préoccupé les féministes québécoises de l'époque qui, on le sait, étaient nombreuses à lire le magazine². Cette attention portée à l'amour n'est pas très étonnante pour qui s'intéresse à la presse et à la littérature féministes de la deuxième vague (au Québec et ailleurs) : depuis le mouvement de lutte antialcoolique, en passant par les revendications pour l'égalité du statut juridique des femmes et jusqu'aux questions concernant la santé sexuelle des femmes, la contraception et le droit à l'avortement ou la rémunération du travail ménager, les féministes ont toujours traité de sujets qui, d'une certaine manière, concernaient l'amour au sens large, même obliquement. À mi-chemin entre la revue féministe et le magazine féminin, *La Vie en rose* aborde elle aussi la question de l'amour, mais dans l'objectif explicite d'articuler une critique féministe visant une compréhension plus grande des vecteurs du sexisme. Il s'agit en effet de mettre en lumière les paramètres qui encadrent la vie conjugale pour, ultimement, dénoncer les violences physiques, symboliques et politiques perpétrées contre les femmes dans le cadre du couple hétérosexuel tel qu'établi en régime patriarcal. Au cours de ses sept années de publication, *La Vie en rose* a publié deux dossiers spéciaux portant sur l'amour. Je propose d'analyser en détail le premier de ces deux dossiers, celui de 1982 et, dans une moindre mesure, celui de 1986. Ces deux numéros constitueront le corpus de recherche, car ce sont les deux seuls qui présentent un dossier thématique complet sur l'amour³. Mon analyse répond à une hypothèse selon laquelle le discours de *La Vie en rose* sur l'amour vise à établir un dialogue entre les féministes lesbiennes et les féministes hétérosexuelles et est, en ce sens, tout à fait représentatif du positionnement politique du magazine au sein du mouvement féministe. En effet, le premier des deux numéros sur l'amour (« L'amour, toujours l'amour! », 1982) présente une analyse politique des termes de l'hétérosexualité et met en lumière le potentiel agentif lié à la pratique lesbienne de même que les avantages collectifs attribuables à sa promotion. Pour *La Vie en rose*, magazine d'actualité féministe, cela lui permet à la fois de se situer dans le mouvement féministe (comme collectif pro-lesbien sans être anti-hétéro) et dans l'espace médiatique (c'est-à-dire comme une initiative éditoriale hybride se situant entre le magazine qui parle d'amour et la revue d'idées

1. Cette banque de données est produite par le groupe de recherche sur les revues québécoises dirigé par Jean-Philippe Warren, de l'Université Concordia, et financée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

2. En sept années de publication, le tirage augmentera jusqu'à 40 000 exemplaires.

3. Chaque numéro de *La Vie en rose*, à l'exception du tout premier, comportait un dossier, en plus des chroniques, de l'éditorial, du courrier des lectrices et parfois des articles hors-dossier (entrevues, portraits, etc).

qui dénonce l'hétérosexualité obligatoire, et ultimement entre la sphère de grande consommation et la sphère restreinte). N'étant évidemment imperméable ni au discours social ambiant, ni au contexte économique, le discours sur l'amour de *La Vie en rose* perdra ensuite de sa teneur politique pour se concentrer davantage sur le caractère intime des relations amoureuses, ce dont témoigne le deuxième numéro thématique, « Parlez-nous d'amour », publié en 1986. Ce repli semble, entre autres, attribuable au positionnement de *La Vie en rose* dans l'espace médiatique, alors que le magazine tente de gagner de plus grandes parts de marché (BERGERON, 2009, 2012, 2013) et qu'il adapte ainsi le ton et le contenu de ses articles à cette fin. Parmi les textes que présentent les deux numéros thématiques, j'ai choisi d'analyser des articles révélateurs d'une prise de position politique collective (comme l'éditorial) ou qui visent la démythification de la réalité lesbienne (comme la table ronde). Les données recueillies ont ensuite été passées au crible de l'analyse qualitative du discours et de la rhétorique, pour montrer clairement les prises de position et les transferts interdiscursifs révélateurs des enjeux politiques et théoriques qui informent les textes de *LVR*. L'analyse des deux numéros permet aussi de constater, au final, une forme de dépolitisation du discours.

J'ai montré dans mes travaux antérieurs (BERGERON, 2009, 2013) la manière dont *La Vie en rose* a progressivement laissé la rhétorique militante de *Québécoises debouttes!* ou des *Têtes de pioche* au profit d'un discours journalistique inscrit plus spécifiquement dans le champ médiatique de l'époque :

Québécoises deboutte!, Les têtes de pioche et La Vie en rose n'investissent pas la même position [...] en tant qu'organes médiatiques. Les dernières stratégies éditoriales déployées par *La Vie en rose* marquent un tournant dans le parcours discursif des féministes radicales québécoises : elles incarnent une sorte de retour vers la sphère de grande consommation (ou de plus grande consommation en tout cas). En gardant les acquis des revues des radicales en matière de discours et de revendications, *La Vie en rose* a adapté leur dispositif discursif de manière à le montrer toujours aussi critique, mais plus abordable. *La Vie en rose* incarne en quelque sorte une synthèse de l'entreprise éditoriale des féministes autant qu'une sorte d'aboutissement de sa percée médiatique. (BERGERON, 2013, p. 243)

Le premier éditorial⁴ confirme déjà que *LVR* souhaite rejoindre un public large et mixte même si, au départ, cette intention d'atteindre un plus grand public ne freine pas le traitement radical d'un sujet qui pourrait être abordé plus superficiellement comme l'amour. *LVR* publie en 1982 son premier dossier sur l'amour⁵ qui s'ouvre sur un éditorial intitulé « Aimons-nous les hommes? », un texte au ton caustique dans lequel l'équipe, signataire de l'article, se joue du stéréotype selon lequel les féministes n'aimeraient pas les hommes, tout en admettant néanmoins qu'il s'agit là d'une question plus compliquée qu'il n'y paraît :

Depuis que la revue existe, et même bien avant, depuis que plusieurs femmes se disent féministes, on n'a jamais cessé de nous poser la question : *Aimez-vous*

4. *LVR*, « Un projet dérisoire », mai 1980, p. 4.

5. *LVR*, « L'amour, toujours l'amour! », juin, juillet, août 1982.

les hommes? [...] La question a d'innombrables variantes, des plus subtiles aux plus grossières. [...] À première vue, la question nous a semblé simplement idiote. Mais à force de nous emmêler dans nos réponses et de bafouiller, à force de malaises et de boutades, nous avons finalement compris qu'elle méritait qu'on s'y arrête. (LVR, juin, juillet, août 1982, p. 4)

« Aimez-vous les hommes? » Pour LVR, cette question est rhétorique, et cela de deux façons. Il s'agit « à la fois d'une fausse question et d'une question fondamentale » (*Ibid.*), une sorte de question piège, et en particulier pour les féministes, dans la mesure où la réponse attendue est obligatoire :

Les femmes n'ont pas le choix d'aimer les hommes. En général, il faut les aimer. Cela va de soi. Cela est normal. Même si ce sont eux, les hommes *en général*, qui nous violent, nous battent, nous pornographient, qui refusent de nous engager parce que nous sommes des femmes, nous congédient parce que nous refusons de servir le café, nous méprisent, nous ignorent, nous donnent leurs enfants à élever, leurs petites culottes à laver, nous excluent systématiquement des sphères de l'argent et du pouvoir. Il faut aimer les hommes. (*Ibid.*)

Plusieurs éléments sont intéressants dans cet extrait. D'abord, évidemment, l'énumération crée un effet d'accumulation et place la lectrice – hétérosexuelle en particulier – devant une question paradoxale : peut-elle vraiment aimer les hommes malgré tout cela? Si oui, c'est certainement parce qu'elle le *doit*, sinon, pourquoi aimerait-elle son oppresseur? L'extrait montre bien que le sexisme se présente de différentes façons dans la vie des femmes. Il faut noter, en ce sens, le va-et-vient constant entre les éléments d'oppression nommés qui relèvent du personnel, et ceux qui relèvent du politique. C'est précisément ce glissement qui nous mène vers une analyse radicale du patriarcat et, finalement, de l'hétérosexualité comme contrainte. Les hommes « en général » incarnent nécessairement cette structure de pouvoir qui oppresse, violente, défavorise les femmes de plusieurs manières et dans toutes les sphères de la vie politique et intime. Dans l'extrait, les manifestations particulières du patriarcat vont de la plus banale, de la plus ordinaire, à la plus violente, mais elles sont déclinées sans ordre de gradation particulier. Passant du viol au travail ménager, de l'éducation des enfants à l'exclusion des sphères de pouvoir, l'analyse féministe montre qu'il s'agit d'un système qui fonctionne notamment grâce à l'interdépendance de tous ces éléments. On présente par la suite le couple hétérosexuel comme une institution qui permet le maintien du patriarcat et des inégalités fondamentales dont il est responsable :

L'hétérosexualité n'est pas un choix. C'est un mode de vie. Obligatoire. Une institution, la mieux défendue qui soit, parce qu'elle nous laisse l'illusion de la liberté. [...] En tant que féministes, nous pensons que ce n'est jamais la même chose pour un homme que pour une femme d'être hétérosexuelle. Bien que les gestes soient semblables : séduire, faire l'amour, se marier, vivre avec une personne, faire des petits, les élever, vieillir... Ils ne signifient jamais la même réalité. Pour les femmes, l'hétérosexualité est l'ornière bien tracée qui mène au travail ménager gratuit, puisque c'est la forme spécifique que prend l'amour des femmes pour les hommes. (*Ibid.*, p. 5)

On ne parle pas, dans l'extrait, « d'amour » en tant que tel, mais bien d'hétérosexualité, de cette modalité particulière de l'amour et du désir, dans une analyse qui met au jour sa dimension politique. L'hétérosexualité, dit-on, cette attirance éprouvée pour l'autre sexe⁶, constituerait donc « cette ornière », cette voie tracée que les femmes suivent, aveugles à l'oppression induite par ce mode de vie inévitable, ou du moins auquel il est *presque* impossible de déroger. Ainsi l'amour, sa forme d'expression particulière par l'incarnation conjugale est en soi politique, car il implique une structure organisationnelle, souvent fondée sur des relations de pouvoir (à tout le moins en régime hétéro-patriarcal). Il s'agit là de l'une des contradictions fondamentales du féminisme que vient éventuellement résoudre l'expérience lesbienne. Ici, les rédactrices de *LVR* adoptent une perspective radicale dans la mesure où elles « [fondent leur réflexion] sur l'antagonisme des rapports sociaux de sexe [pour rendre possible] la critique de la famille, du mariage et de la maternité [liant les femmes] à l'hétérosexualité » (MAYER, 2013, p. 49). Et elles sont tout à fait en phase avec le discours féministe de cette époque. En effet, dans les années 1970, aux États-Unis, en France, comme ailleurs en Occident et notamment au Québec, la réflexion des féministes porte sur la sexualité et plus largement la vie intime des femmes en contexte patriarcal. Bientôt, l'hétérosexualité sera ciblée comme l'une des modalités politiques permettant le maintien d'une domination qu'induit et autorise le patriarcat. En fait, comme le mentionne la politologue Stéphanie Mayer, « le féminisme radical est l'environnement théorique qui rend possible l'élaboration des premières critiques de l'hétérosexualité, comme moyen privilégié de la domination des hommes sur les femmes et du patriarcat » (MAYER, 2018, p. 47). Certaines autrices phares de la période, comme Kate MILLETT (1970), Shulamith FIRESTONE (1972) et Ti-Grace ATKINSON (1975), pour ne nommer que celles-là, publieront des travaux, aujourd'hui canoniques, d'analyse politique de la sexualité pratiquée avec des hommes (MAYER, 2017, p. 49). Émergeront aussi, bientôt, les discours pro-lesbiens tenus entre autres par Adrienne Rich dans l'incontournable « *Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence* » (RICH, 1980). Les féministes québécoises ne sont pas à l'écart de ce courant de pensée : elles lisent leurs consœurs américaines et prennent part à l'élaboration de la critique du patriarcat et, corollairement, de l'hétérosexualité, parfois frontalement, et parfois de manière détournée.

LA POSSIBLE INDIFFÉRENCE : UNE POSITION PRO-LESBIENNE

La première moitié de l'éditorial est donc tout à fait en phase avec la critique féministe radicale américaine des années 1970 et 1980 pour qui « la sexualité hétérosexuelle représente une idéologie qui objectifie les femmes, s'approprie leur corps, leur sexualité et qui reconduit les privilèges des hommes » (MAYER, 2017, p. 49). « Aïmons-nous les hommes? » adresse une critique féministe qui donne aussi à comprendre la manière dont l'hétérosexualité est une contrainte insidieuse, un fait social et un discours évidemment construit, que l'on donne pour naturel.

6. Notons au passage que l'analyse est très binaire, dans la mesure où le spectre des genres sexuels possibles n'est absolument pas représenté. C'est ce que commandait le contexte social, politique et théorique de l'époque.

L'hétérosexualité, ce « mode de vie dominant », serait adoptée à défaut de bien connaître les autres choix possibles. Pour *La Vie en rose*, c'est précisément ce que permet l'existence lesbienne : elle permet de choisir, et représente ici « un levier de pouvoir » (*LVR*, juin, juillet, août 1982, p. 5) pour les femmes.

C'est là que notre existence comme féministes hétérosexuelles, ou comme féministes lesbiennes, s'avère plus qu'une défiance, plus qu'une marginalité au sens courant de l'homosexualité masculine; c'est bien une rupture profonde avec notre rôle de femmes à l'intérieur de l'institution de l'hétérosexualité. C'est pourquoi, à LA VIE EN ROSE, nous croyons important d'affirmer une position pro-lesbienne, et non pas simplement anti-discriminatoire ou anti-hétérosexiste : le lesbianisme est une rébellion fondamentale contre le diktat : « Il faut aimer les hommes », et donc le refus catégorique d'un mode vie obligatoire. (*Ibid.*)

LVR considère que le lesbianisme donne la possibilité d'un choix et représente ainsi un « levier de pouvoir » qui peut permettre aux femmes de se soustraire à la contrainte de l'hétérosexualité; il offre le loisir de l'indifférence et représente une façon envisageable de refuser l'hétérosexualité obligatoire. La question lesbienne est posée comme analogue à celle du militantisme, et plus précisément quant aux possibilités qu'offre la présence des groupes non mixtes au sein des mouvements sociaux. Ainsi, une femme pourrait choisir de se retirer d'un cadre social mixte (de quelque ordre), au profit d'une relation plus égalitaire entre femmes; la relation lesbienne (ou non mixte dans un contexte non conjugal ou sexuel) représente en elle-même une action réelle et porte un potentiel révolutionnaire :

[L]'existence des lesbiennes donne à toutes les femmes la possibilité de vivre l'hétérosexualité avec plus de liberté et moins d'obligations, et ultimement la possibilité de *choisir*.

Le lesbianisme est donc un levier de pouvoir important pour *toutes* les femmes. De la même façon que l'existence des groupes autonomes de femmes a accru le pouvoir des femmes à l'intérieur des groupes progressistes mixtes (syndicats, organismes populaires), et finalement celui de toutes les femmes, en leur offrant une alternative, le *choix* d'un autre lieu où mettre leur énergie. (*Ibid.*)

La position pro-lesbienne adoptée par *La Vie en rose* dans l'éditorial du numéro constitue une ligne éditoriale, certes, mais aussi une déclaration politique à l'intérieur même du mouvement. Elle appelle le lectorat à considérer l'orientation sexuelle dans le spectre des possibilités qu'elle représente et c'est une façon de valoriser la création de lieux de sociabilité non mixtes pour que les femmes puissent s'organiser entre elles et d'éviter ainsi la présence envahissante des hommes (dans toutes les sphères de l'intime et du politique). En articulant l'existence des groupes militants non mixtes à celle de l'éventuel choix que crée l'existence de la conjugalité lesbienne pour les femmes hétérosexuelles, *LVR* aborde aussi, à mots à peine couverts, la question délicate du lesbianisme politique et de la « menace » qu'il représente. L'angle d'analyse adopté est celui des femmes hétérosexuelles qui reconnaissent, grâce à l'existence lesbienne, la possibilité d'une libération réelle des relations de pouvoir induites par le couple hétérosexuel en régime patriarcal; elles y voient une possibilité de se soustraire à la « contrainte de l'hétérosexualité » (RICH, 1980) et une éventuelle détermination du sujet « femme » en dehors de sa relation avec les hommes.

LOVE IS LOVE IS LOVE IS POLITICAL...?

L'un des articles que propose ce dossier de 1982 est en fait une retranscription verbatim d'une table ronde à laquelle ont participé huit féministes⁷ pour discuter ensemble de leur condition et de leur expérience en tant que lesbiennes (*LVR*, juin, juillet, août 1982, p. 27-31). La discussion permet non seulement la démystification de l'homosexualité au féminin auprès du lectorat, mais elle mène aussi à l'expression des tenants et aboutissants politiques (sur les plans personnel et collectif) de la pratique lesbienne.

Dans cet article, les amours lesbiennes sont considérées comme le catalyseur d'un potentiel agentif, et ce, d'un point de vue politique autant que sexuel, ce que renforce aussi l'énonciation; les réponses mettent encore en relief les possibilités révolutionnaires inhérentes au lesbianisme. De ce point de vue, l'amour est considéré plutôt à partir de ce qu'il peut représenter politiquement, en soulignant aussi que les relations amoureuses entre femmes n'excluent pas toutes les formes de rapports de pouvoir : « Le privé est politique : affirmation fondamentale du féminisme, force et vulnérabilité du lesbianisme. Les militantes n'en discutent pas très souvent en public. L'exploration qui suit reste un peu sommaire, mais elle est vivante et vitale pour nous. [...] » (*Ibid.*, p. 27). La réflexion des participantes progresse au fil de la discussion sur les bases d'une conception féministe lesbienne de l'amour donnée d'entrée de jeu, dès la première question :

Question : Pensez-vous qu'il existe une notion lesbienne féministe de l'amour?

Réponse : Je pense que oui dans la mesure où s'y insère un désir de changer le monde, de transformer les choses en partant de soi-même, en partant de nous. L'intégrité et l'honnêteté sur lesquelles nous basons nos relations amoureuses entre femmes nous donnent un point de départ pour entrevoir comment les choses pourraient être changées. (*Ibid.*)

Ainsi, loin des slogans et des conceptions homogénéisantes voulant que toutes formes de vie conjugale ou même d'homosexualité soient équivalentes⁸, cet extrait donne plutôt à comprendre que la pratique lesbienne intègre radicalement l'idéal féministe, car elle est fondée sur « une autre logique » (*Ibid.*), en termes de relations de pouvoir. Celles-ci, toujours selon les intervenantes de la table ronde, se déterminent d'abord dans la cellule conjugale : « Le féminisme nous a montré à reconnaître les rapports de pouvoir qui existent dans les rapports sexuels et à y faire attention, même dans une relation avec une autre femme, à travailler à changer ces rapports pour séparer pouvoir et sexualité » (*Ibid.*). C'est justement autour de cette question – celle du pouvoir – que la discussion progresse, alors que sont abordées les questions d'*empowerment* et de l'affirmation du sujet désirant, toutes étant des corollaires de la pratique lesbienne :

7. Danielle Blouin, Line Chamberland, Andrée Côté, Suzanne Ducas, Nicole Lacelle, Joanne Melanson, Lise Moisan et Claudine Vivier.

8. Comme par exemple le slogan largement utilisé dans les manifestations pour les droits des personnes homosexuelles, « Love is love ».

Si je pense à ma vie, j'ai vécu le désir pour les femmes comme un merveilleux « *power trip* ». Pas le pouvoir de contraindre les autres, mais mon pouvoir, ma capacité de faire quelque chose, d'agir. J'ai su ce qu'était le désir en désirant et non en étant désirée. C'est un pas vers la dé-érotisation du Pouvoir ou du pouvoir des autres sur moi, tout en érotisant mon propre pouvoir de rechercher ce que je veux. [...] c'est primordial de dés-érotiser le pouvoir que nous subissons, parce que l'érotisme des hommes me semble essentiellement fondé sur le pouvoir qu'ils ont sur nous. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que nous essayons (*sic*) de composer avec cette réalité pour finalement trouver excitant le pouvoir qu'ils ont sur nous. [...] (*Ibid.*, p. 28)

Les amours lesbiennes et l'affirmation du désir entre femmes sont une manière d'éprouver son agentivité sexuelle. La reprise du pouvoir sur soi-même, l'autonomisation et la compréhension de son propre désir subvertissent les rapports sociaux de sexes et s'inscrivent, comme le dirait Adrienne Rich, dans un continuum de résistance où les femmes luttent politiquement dans la sphère privée. Pour les lesbiennes, il s'agit d'un renversement complet des codes de la sexualité et du désir, de l'amour tels qu'ils sont inscrits dans la structure patriarcale⁹. Dans une perspective matérialiste, on comprend aussi le lesbianisme comme un mode de vie permettant d'atteindre l'indépendance économique et, éventuellement, d'accéder à la propriété :

J'ai gagné énormément sur le plan matériel, une maison avec tout ce qu'il y a dedans, et je sais que c'est parce que je suis lesbienne. La plupart des femmes hétéros que je connais n'ont pratiquement rien à elles : c'est le gars qui a la maison, le char, le frigidaire, etc... parce que c'est elles (*sic*) qui paient l'épicerie, l'essence, tout ce qui disparaît aussitôt acheté [...] (*Ibid.*)

La publication d'une critique radicale et matérialiste de la sexualité et du couple hétérosexuels crée deux effets sur les plans politique et médiatique. Politiquement, la publication de la parole lesbienne fait en sorte que le collectif rallie une portion plus militante du lectorat. La dichotomie lesbiennes/hétérosexuelles est polarisante au sein du mouvement, car elle pointe la contradiction dont traite d'ailleurs l'éditorial analysé plus haut. En fait, la valorisation de la prise de parole lesbienne annule aussi une forme d'invisibilisation que les lesbiennes ont dénoncée et à laquelle elles ont d'ailleurs réagi auparavant dans *Les têtes de pioche*¹⁰ ou en créant plus tard la revue *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui* (1982), par exemple. La table ronde publiée fait état de l'expérience d'exclusion vécue par les lesbiennes :

Plus que le rejet, c'est surtout l'invisibilité forcée que je trouve dure; se retrouver continuellement dans un milieu hétéro où rien de ce que je vis et de ce que je suis n'est reconnu. [...] Même dans un groupe féministe, on peut sentir une certaine forme d'ostracisme : quand on parle d'hommes par exemple, on comprend vite

9. La thèse de Stéphanie Mayer fait une excellente synthèse à la fois de la pensée des féministes lesbiennes et de la critique de l'hétérosexualité (MAYER, 2017).

10. Voir plus précisément Éliette RIXOU, 1978.

qu'il vaut mieux se taire. Ce qu'on dit est soit amoindri, soit exagéré. Ce n'est jamais pris pour ce que c'est. [...] Comme si on ne comprenait pas vraiment, comme si nous autres, on n'était pas « *dedans* »; alors qu'on est « *dedans* » à cœur de jour, on a été « *dedans* », on a vu nos mères, nos grand-mères, on est « *dedans* » comme on a la peur dans le corps, même quand on ne la sent pas. Mais sur ces sujets-là, elles ne nous écoutent pas. [...] Comme si, quand on n'adhère pas globalement à un système, on n'avait pas le droit de le critiquer [...]. (*Ibid.*)

Ainsi, publier la parole lesbienne, c'est la rendre visible et c'est aussi prendre position au sein même d'un mouvement qui est déjà divisé autour de la question fondatrice de l'hétérosexualité comme structure sociale. En fait, le numéro « Spécial Amour » de *La Vie en rose* présente des analyses qui circulent abondamment dans le discours féministe de l'époque. *Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence* d'Adrienne Rich a été publié en 1980 et Monique Wittig a prononcé sa conférence *The Straight Mind* à Barnard College, en 1979. Au Québec, la question lesbienne et l'hétérosexualité obligatoire comme institution patriarcale sont des questions qui avaient aussi été abordées avant, dans une revue comme *Les têtes de pioche* ou dans les textes publiés à la même époque d'une Brossard ou d'une Marchessault. Aussi, différents collectifs comme la *Montreal Gay Women* et la Coop-Femmes apparaissent-ils à la fin des années 1970, alors que les revues *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui* et *Ça s'attrape* sont fondées au début des années 1980. La circulation médiatique du discours et des revendications des lesbiennes est assez restreinte aux milieux militants et, même au sein du mouvement féministe lui-même, où ce discours est central, il demeure problématique. En 1985, Nicole Lacelle en traite dans un texte écrit pour *l'Agenda des femmes* de Remue-ménage à l'occasion de la fin de la décennie de « La » femme. Dans son texte, la cofondatrice des Éditions du remue-ménage effectue un retour sur les luttes et le mouvement féministes de la dernière décennie. Elle décortique les tensions et les conflits qui ont fait naître des « malaises » dans le mouvement, entre les hétéro-féministes, les lesbiennes féministes et les lesbiennes radicales¹¹. Elle réalise, finalement, que les féministes ne sont pas parvenues à surmonter les divergences pour établir des solidarités réelles qui auraient permis d'inscrire la lutte durablement dans le champ politique :

S'il a été essentiel de tenter des synthèses après la thèse et l'antithèse, ces synthèses ne vont pas toutes dans la même direction. Lesbiennes féministes mal à l'aise avec l'hétéro-féminisme dominant, hétéro-féministes mal à l'aise avec cet hétéro-féminisme par trop mielleux. Toute une « gang » à se sentir vraiment bien nulle part. Ce qui fait qu'on a beau être des centaines, voire des milliers, dans les gros rassemblements, on ne fait pas lever les toits. On regarde le show [...]. Nos maisons sont agréables, nos amies assez nombreuses, nos entreprises stimulantes, mais notre lutte se meurt, nous le savons bien. (dans DUMONT et TOUPIN, 2003, p. 641-642)

Ce que le texte de Lacelle nous donne aussi à comprendre, c'est que le numéro de *La Vie en rose* de 1982 sur l'amour est complètement en phase avec les

11. Ces dernières ne s'identifient pas comme féministes et luttent contre l'hétérosexualité comme système.

préoccupations du mouvement à la même époque. « L'amour, toujours l'amour! », dans une certaine mesure, tente même de réconcilier les perspectives et d'établir un dialogue, en présentant à la fois des textes de lesbiennes et d'hétérosexuelles dans un espace médiatique conjoint; il a donc une fonction politique à l'intérieur même du mouvement. Or, c'est précisément ce genre de discussion que *La Vie en rose* cherche à provoquer en exposant les paradoxes et les angles morts de la vie féministe et militante. En publiant une diversité de points de vue, le collectif présente des articles qui parcourent tout le spectre politique de la pensée féministe, en passant du plus consensuel au plus polémique, du plus normatif au plus *queer*¹².

La décennie 1980 voit le discours des féministes se transformer du point de vue théorique et cheminer lentement vers ce que l'on appellera bientôt la troisième vague¹³ du féminisme. Mais le magazine est aussi légataire des grandes revendications, des manifestations et du discours féministes des années 1970. En effet, plusieurs des membres du collectif ou contributrices ponctuelles sont des militantes féministes de longue date qui se sont impliquées d'abord dans un groupe de lutte pour l'avortement libre et gratuit (BERGERON, 2012, 2013). Les filles de *La Vie en rose* ont littéralement fait leur éducation politique et militante dans la rue avec d'autres groupes féministes de la décennie 1970. Il n'est donc pas étonnant de trouver, en 1982, l'héritage des revendications et des mobilisations de la deuxième vague, même en pleine période de *backlash*¹⁴ contre le féminisme. Certains des articles présentés dans le numéro sur l'amour sont très éloquents à cet égard car, comme l'a montré l'analyse, ils présentent une rhétorique, un mode d'argumentation, voire un lexique qui font directement référence aux axiomes et topiques de la deuxième vague. Déjà dans l'éditorial, la référence intertextuelle directe au travail théorique de la militante féministe juive et lesbienne Adrienne Rich nous permet de reconnaître l'arrière-plan théorique des filles du magazine. Ce dernier oriente nécessairement un discours, articulé avec les acquis théoriques que l'on peut aisément assimiler à ceux des radicales américaines et françaises qui ont pensé les amours lesbiennes comme une stratégie de sédition politique, alors que *La Vie en rose* pense, pour sa part, sans aucun doute à des stratégies de désobéissance médiatique.

12. On compte dans ce numéro trois autres textes (F. Pelletier, J. Marchesseault et H. Lévesque), une entrevue avec Luce Irigaray et un jeu.

13. La professeure de droit Kimberlé Crenshaw parlera d'intersectionnalité pour la première fois en 1989 (CRENSHAW, 1989). De même, Judith Butler publiera *Gender Trouble* en 1990 et viendra ainsi changer complètement le discours, la lutte, voire la définition même du féminisme (BUTLER, 1990). Elle avait déjà écrit un article en 1986 sur le sujet, reconnaissant l'importance du travail de De Beauvoir pour la distinction entre le genre et le sexe (BUTLER, 1986).

14. « On constate que le backlash [...] contre les féministes qu'a relaté la journaliste Susan Faludi pour le cas américain, dans un énorme travail d'enquête, date des années 1980 » (LUGAN-DARDIGNA, 2019, p. 11).

DISSIDENCE MÉDIATIQUE ET RHÉTORIQUE DE LA NÉGOCIATION

Mis à part le texte de Francine Pelletier, le numéro traite très peu de la dimension affective, romantique de l'amour et le thème semble plutôt un prétexte pour parler de politique et de féminisme. En fait, en traitant d'hétérosexisme et en donnant la possibilité de s'exprimer aux féministes lesbiennes, *La Vie en rose* introduit un discours politique niché dans une économie discursive et médiatique qui vise à atteindre un public plus large que le public strictement militant. Si elle veut se distinguer à la fois des grands médias et des revues intellectuelles trop spécialisées, si elle veut qu'à la fois des hommes et des femmes la lisent et si elle s'efforce de représenter la plus grande variété possible de voix féministes¹⁵, *LVR* n'hésite néanmoins pas à aborder d'une manière complexe et en nuances certains sujets qui semblent simples *a priori*. *LVR* permet à son lectorat de prendre part au débat interne, mais aussi sans doute de prendre le pouls d'un aspect éminemment conflictuel au cœur du mouvement qu'elle anime.

Le magazine joue avec les codes médiatiques dans la mesure où il « encode » son message, pour utiliser les termes de Stuart HALL (2008 [1977]), de manière à ce que, idéalement, le lectorat en fasse une lecture négociée. Plus intéressant encore, elle sème le doute quant à la fiabilité des médias de masse et des discours partagés. Sa critique de l'idéologie dominante qui transite dans les médias de masse s'effectue à la fois explicitement, dans l'éditorial, mais aussi par la mise en valeur d'une sous-culture sexuelle et politique autrement dégradée dans les discours populaires que colportent les médias et la presse; ici, les lesbiennes parlent, donc elles existent. Le travail idéologique de *La Vie en rose*, sa lutte, invitent à relire les discours traditionnels en circulation pour les interpréter autrement, les critiquer et comprendre le rôle qu'ils jouent pour maintenir l'ordre établi. C'est précisément, me semble-t-il, le rôle du numéro sur l'amour qui prend le contre-pied du traitement médiatique classique. De cette manière, le magazine opère à la fois plusieurs résistances. D'abord, une résistance à l'hétéronormativité et à l'invisibilisation des lesbiennes : *LVR* publie des voix lesbiennes, fait entendre ces voix. Ensuite, une résistance à la désolidarisation. Dans la mesure où le malaise entre hétéros et lesbiennes est important depuis le milieu des années 1970, et encore en 1982, lors de la publication du numéro, le magazine prend le parti du dialogue et de l'espace partagé pour tenter de rallier autour de son entreprise les féministes de toutes allégeances. Finalement, une résistance face aux médias traditionnels qui participent à construire et à faire circuler le

15. « En 1984, un sondage trace le portrait des lectrices qui, en fait, ressemblent à s'y méprendre aux rédactrices (BOULET, 1985). Ce sont des femmes, hautement scolarisées (65 % ont 16 ans de scolarité et plus); 75 % d'entre elles travaillent à l'extérieur, mais elles gagnent relativement peu (22 500 \$ de revenus annuels en moyenne); elles sont pour la plupart âgées de 25 à 34 ans et sans enfant. La majorité (91 %) se disent très ou moyennement engagées pour la cause des femmes. La lecture est leur principal loisir; elles consacrent deux heures par mois à *La Vie en rose* et la consultent après l'avoir lue. [...] Le taux de satisfaction est très élevé, il ne tient pas tant au choix des sujets qu'à la manière dont ils sont traités. Mais les divergences idéologiques conduisent à des critiques sur le caractère soit exagérément, soit insuffisamment féministe du magazine. » (DES RIVIÈRES, 1995, p. 130)

discours hégémonique sur l'amour. *La Vie en rose* est ni plus ni moins que ce grain de sable dans l'engrenage de la machine médiatique, tout autant qu'elle est aussi déviante dans le mouvement féministe, car loin d'être dogmatique et de suivre une ligne idéologique rigide, elle prend le parti de la diversité et de la pluralité des voix.

« PARLEZ-NOUS D'AMOUR », 4 ANS PLUS TARD

Le numéro de 1986 ne présentera pas le même type d'analyse politique, mais plutôt des témoignages individuels qui décrivent des expériences personnelles. Surtout, « Parlez-nous d'amour » est le numéro qui suit le très controversé « Spécial homme », lequel ouvrait justement les pages du magazine aux hommes alliés :

Mais [il ne s'agit pas] de justifier indéfiniment notre choix d'un « Spécial hommes ». La preuve? Nous persistons dans le délicat, en demandant cette fois à des femmes de nous parler d'amour, de leurs amours quotidiennes avec des hommes – mais aussi avec des femmes. Eh oui! trois ans après un premier effort sérieux... et contesté, *La Vie en rose* réaborde le terrain miné de l'amour. À quoi ressemblent aujourd'hui les liens amoureux qu'une grande majorité de femmes n'ont cessé de créer avec des hommes? Et sont-elles si différentes, les attaches qui lient des femmes entre elles? (*LVR*, fév. 1986, p. 5).

Au cours des années 1980, on assiste, à *La Vie en rose* comme ailleurs, à une forme de dépolitisation de l'intime dont le deuxième numéro sur l'amour est symptomatique. Ce que nous signale aussi ce numéro, ce sont les efforts d'un magazine qui, désormais tiré à 40 000 exemplaires, lutte aussi pour obtenir une plus grande part du marché, quitte à compromettre la portion plus militante de son propos : « Ici, elles parlent très peu de guerre des sexes ou de vaisselle, mais plutôt d'hommes ou de femmes, de possession et de territoires, d'engagement et d'enfants, de lilas et de chocolat, de Niagara Falls et de la joie infinie, parfois, de l'amour à deux » (*LVR*, fév. 1986, p. 21). Il ne présente pas de prise de position politique à proprement parler, mais propose plutôt une réflexion dont le ton rappelle celui de la confiance. Ici, la prise de parole collective ou l'énonciation d'une ligne éditoriale et politique claire sur des questions délicates qui divisent n'arrivent jamais. De quoi cela est-il le signe? D'une conformation de *La Vie en rose*, de l'étiollement de son irrévérence nécessaire et distinctive parmi les initiatives féministes de la décennie 1980, particulièrement difficile pour le militantisme. *La Vie en rose* s'inscrit dans une conjoncture politique qui appelle, voire provoque ni plus ni moins que l'affadissement des sous-cultures contestataires, constamment guettées comme elles le sont par une industrie (notamment médiatique) qui souhaite les récupérer à son profit (voir HEBDIGE, 1979).

*

*

*

Dans cet article, j'ai montré la manière dont le magazine féministe *La Vie en rose* se sert du sujet de l'amour pour parler de politique et affirmer irrévocablement ses positions pro-lesbiennes. Cela lui permet de se positionner à la fois sur l'échiquier politique féministe et dans le champ médiatique. Mon analyse du numéro de juin, juillet et août 1982, « L'amour, toujours l'amour! », montre aussi que le collectif fait preuve d'une compréhension approfondie des enjeux théoriques d'un moment

féministe, laquelle est révélatrice du contexte discursif de l'époque. Politiquement légataire du féminisme de la deuxième vague, les textes de la revue en portent aussi certains des traits discursifs, rhétoriques et axiomatiques. En publiant des analyses radicales, *La Vie en rose* fait aussi (et surtout) acte de dissidence médiatique, en ce sens qu'elle présente à un plus grand public des questions et des problématiques qui circulent normalement dans les réseaux militants plus marginaux. En plus, elle se sert de ces analyses pour formuler une critique des médias traditionnels, responsables d'une forme d'aliénation (le cas échéant, l'hétérosexisme) que le magazine tente de dénoncer. En parcourant même rapidement le deuxième numéro de 1986 intitulé « Parlez-nous d'amour », on constate une dépolitisation du sujet qui va de pair avec celle du discours féministe ambiant : moins radical, moins militant, et plus hétéro : cet « hétérofémisme dominant choisit le professionnalisme, le besoin de plaire et une certaine qualité du résultat avant une certaine solidarité, l'acceptation du rejet et la qualité des moyens de la démarche » (LACELLE, 2003 [1984], p. 640). Et cet hétérofémisme dominant fait aussi vendre des abonnements et des magazines. Il permet à une presse autrefois marginale d'exister au centre, pour le meilleur et pour le pire.

Marie-Andrée BERGERON

Université de Calgary
marieandree.bergeron@ucalgary.ca

NOTICES BIOGRAPHIQUE

Marie-Andrée Bergeron est professeure agrégée en études littéraires à l'Université de Calgary. Elle a codirigé avec Yvan Lamonde, Michel Lacroix et Jonathan Livernois *Le dictionnaire des intellectuel.les au Québec* paru en 2017 aux Presses de l'Université de Montréal.

ABSTRACT

Marie-Andrée BERGERON, *The politics of love in the magazine La Vie en rose: The discourse and rhetoric of disobedience*

Through a discourse analysis of the "L'amour, toujours l'amour!" issue (June/July/August 1982) of the Quebec magazine *La Vie en rose* (1980–1987), this article aims to demonstrate that the issue is not so much about love as it is about politics. Feminist analyses of the male-female couple as the core cell of the heterosexual institution allowing the maintenance of patriarchy indicate that *La Vie en rose* has perpetuated the claims and theoretical discourse of the radicals (and materialists) of the second wave of feminism. Also, the affirmation of a pro-lesbian position allows the issue to position itself within the Quebec movement that is moved by the tensions between lesbian feminists, heterosexual feminists and radical lesbians. The issue's articles also criticize, in line with the magazine's overall stance, the heterosexual doxa constructed and relayed by the mainstream media.

Keywords: feminism; media; lesbianism; love; politics; heterosexism

BIBLIOGRAPHIE

ATKINSON, Ti-Grace

1975 *Odyssée d'une amazone*, (1^{re} édition : 1974), Éditions des femmes, Paris, 280 p.

BERGERON, Marie-Andrée

2013 « *Nous avons voulu parler de nous* ». *Le discours éditorial des féministes québécoises (1972-1987) dans Québécoises deboutte!*, Les têtes de pioche et La Vie en rose, thèse de doctorat, Université Laval.

2012 *Les mots de désordre. Édition commentée des éditoriaux de La Vie en rose (1980-1987)*, Montréal, Les éditions du remue-ménage.

2011 « *La Vie en rose (1980-1987), Construction rhétorique d'un leadership* », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, n° 2 : 105-120.

2011 « *De Québécoises deboutte! à jesuisfeministe.com : croisements politiques et éditoriaux dans la presse des féministes radicales au Québec* », *Mémoires du livre/Studies in book culture*, vol. 3, n° 1, automne [en ligne].

2009 *Bien plus qu'un « projet dérisoire ». Rhétorique et stratégie discursive dans les éditoriaux de La Vie en rose (1980-1987)*, mémoire de maîtrise, Université Laval.

BOULET, Pierre

1985 « Des femmes qui se ressemblent », *Le Soleil*, 9 mars, B-3.

BUTLER, Judith

1986 « Sex and Gender in Simone de Beauvoir's *Second Sex* », *Yale French Studies*, n° 72 : 35-49.

1990 *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York and London, Routledge.

CRENSHAW, Kimberlé

1989 « Demarginalizing the intersection of race and sex: a black feminist critique of antidiscrimination doctrine, feminist theory and antiracist politics », *University of Chicago Legal Forum*, vol. 1989, n°1, p. 139-167.

DES RIVIÈRES, Marie-José

1995 « *La Vie en rose (1980-1987) : un magazine féministe haut en couleur* », *Recherches féministes*, vol. 8, n° 2 : 127-136.

DUMONT, Micheline et Louise TOUPIN (dir.)

2003 *La pensée féministe au Québec : anthologie (1900-1985)*, Montréal, Les éditions du remue-ménage.

FIRESTONE, Shulamith

1972 *La dialectique du sexe : Le dossier de la révolution féministe*, Stock, Paris, 306 p.

HALL, Stuart

2008 (1977) « La culture, les médias et l'« effet idéologique » » dans : Hervé GLEVAREC, Éric MACÉ et Éric MAIGRET (dir.), *Cultural studies : anthologie*, Paris, Armand Colin, p. 41-60.

HEBDIGE, Dick

1979 *Sous-culture. Le sens du style*, Zones, Éditions La Découverte, Paris, 2008.

1979 « Subculture. La signification du style », dans : Hervé GLEVAREC, Éric MACÉ et Éric MAIGRET (dir.), *Cultural Studies : Anthologie*, Paris, Armand Collin, 2008, p. 107-126.

LACELLE, Nicole

2003 (1984) « De la solidarité à la solitude », dans : Micheline DUMONT et Louise TOUPIN (dir.), *La pensée féministe au Québec : anthologie (1900-1985)*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, p. 637-641.

LUGAN-DARDIGNA, Anne-Marie

- 2019 *Femmes-femmes sur papier glacé. La presse « féminine », fonction idéologique*, Paris, Éditions La Découverte.

LVR

- 1980 « Un projet dérisoire », *La Vie en rose*, mai, n° 1.
1982 « L'amour, toujours l'amour! », *La Vie en rose*, juin, juillet, août, n° 6.
1986 « Parlez-nous d'amour », *La Vie en rose*, février, n° 33.

MAYER, Stéphanie

- 2018 *Regards féministes sur l'hétérosexualité contemporaine occidentale : Essai sur le dispositif hétérosexuel et ses limites pour l'égalité et la liberté des femmes*, thèse de Doctorat, Université Laval.

MILLETT, Kate

- 1970 *La politique du mâle*, Flammarion, Paris, 430 p.

RICH, Adrienne

- 1980 « Compulsory heterosexuality and lesbian existence », *Women: Sex and Sexuality*, vol. 5, n° 4, p. 631-660.

RIOUX, ÉLIETTE

- 1978 « Une minoritaire qui a en assez », dans M. DUMONT et L. TOUPIN, *La pensée féministe au Québec. Anthologie (1900-1985)*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2003, p. 627.

TOUPIN, Louise

- 1996 « Des "usages" de la maternité en histoire du féminisme », *Recherches féministes*, vol. IX, n° 2 : 113-135.